

Ressource D'ÉCRITURE

La langue *hybride*



INTRODUCTION

Pourquoi hybrider *sa langue* ?

Écrire en français quand on porte en soi une autre langue — parlée, entendue, héritée — n'est jamais une opération neutre. Depuis les indépendances, des générations d'écrivains et d'écrivaines d'Afrique francophone ont refusé de choisir entre « bien écrire en français » et « rester fidèle à leur oralité » : elles ont plié la langue reçue pour qu'elle porte autre chose.

L'écrivain et ethnologue malien Amadou Hampâté Bâ résumait cet enjeu dans une formule qu'on lui attribue et qui est restée célèbre, prolongement de son discours de 1960 à l'Unesco sur la valeur de la tradition orale :

« En Afrique, un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. »

— formule attribuée à Amadou Hampâté Bâ

Une langue hybride, c'est une tentative de faire tenir cette bibliothèque orale dans une langue écrite qui n'a pas été pensée pour elle — sans la trahir, et sans se contenter de la traduire.

Cette fiche propose trois gestes d'écriture pour amorcer ce travail, chacun illustré par un exemple réel et suivi d'un exercice court. Elle ne remplace pas la lecture des œuvres citées : elle donne des outils pour s'y essayer.

Plier la syntaxe, garder *les proverbes*

Ahmadou Kourouma, dans *Les Soleils des Indépendances* (Seuil, 1968), a choisi de ne pas traduire son personnage malinké en français « classique ». Il expliquait que si Fama, son héros, s'exprimait en français standard, le lecteur n'aurait qu'une traduction fade de sa pensée : en pliant le français à la structure du malinké — ses proverbes, ses images, son rythme — le personnage retrouvait sa pleine voix.

Le résultat : des phrases qui semblent parfois « fautives » au regard de la grammaire française, mais qui obéissent à une autre logique — celle de l'image et du proverbe. Un exemple resté célèbre par sa concision :

« *Le matin était patate douce.* »

—Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des Indépendances*, Seuil, 1968

Ni comparaison ni métaphore filée : une équivalence brute, comme dans un proverbe. Le matin ne « ressemble » pas à une patate douce, il l'est — tiède, terne, sans éclat.

EXERCICE

Choisissez un moment de la journée (le matin, la sieste, le crépuscule) et écrivez une phrase sur ce modèle : *[Moment] était [image concrète]*, sans comparatif ni « comme ». Puis écrivez une deuxième variante en pliant l'ordre des mots comme le ferait un proverbe que vous connaissez, dans n'importe quelle langue.

Inventer des mots, recomposer *la langue*

L'écrivain congolais Sony Labou Tansi (1947-1995), dont la langue maternelle était le kikongo, a poussé le geste plus loin encore : il n'a pas seulement plié la syntaxe française, il a fabriqué des mots qui n'existaient pas. Les chercheurs parlent de la « congolisation » du français dans son œuvre — une appropriation qui passe par l'invention, déployée notamment dans son premier roman, *La Vie et demie* (Seuil, 1979).

Il a ainsi forgé des néologismes comme *maigritude*, *négration* ou *négrativité* — des mots-valises qui détournent des concepts existants (la négritude, la négation) pour leur faire dire autre chose, souvent avec une pointe d'ironie politique.

maigritude · négration · négrativité

— néologismes de Sony Labou Tansi

Le geste n'est pas gratuit : chaque mot inventé porte un point de vue, une critique, un déplacement de sens que le mot d'origine ne permettait pas.

EXERCICE

Prenez un mot abstrait qui vous agace ou vous amuse (par exemple : « résilience », « performance », « identité »). Fusionnez-le avec un autre mot pour créer un néologisme qui le critique ou le déplace — comme Sony Labou Tansi l'a fait avec « négritude » devenue « négrativité ». Utilisez ensuite ce mot inventé dans une phrase complète.

Faire entrer le souffle du *conte*

Birago Diop (1906-1989), conteur et poète sénégalais, a passé une partie de sa vie à transcrire en français les contes wolof qu'il avait entendus enfant, notamment ceux de son griot Amadou Koumba. Mais son geste le plus connu reste un poème, *Souffles*, publié dans le recueil *Leurres et Lueurs* (Présence Africaine, 1960), où il fait entrer dans l'écrit le rythme de l'adresse orale — l'invocation, la répétition, le souffle du conteur qui s'adresse directement à qui l'écoute :

« *Écoute plus souvent / Les choses que les êtres* »

— Birago Diop, *Souffles*, in *Leurres et Lueurs*, 1960

Le poème s'ouvre sur un impératif, une adresse directe — comme un conteur qui capte l'attention avant de commencer. Ce n'est pas une description : c'est une voix qui s'adresse à vous.

EXERCICE

Écrivez trois lignes qui s'ouvrent par un impératif adressé au lecteur ou à la lectrice (« Écoute... », « Regarde... », « Tais-toi et... »), comme le ferait un conteur avant de commencer son récit. Puis poursuivez sur cinq à huit lignes en gardant cette adresse directe, sans revenir à la troisième personne.

POUR CONCLURE

Atelier . Combiner les *trois gestes*

Choisissez un souvenir bref —une scène de repas, un trajet, une dispute, une veillée — et écrivez-le en une vingtaine de lignes en combinant au moins deux des trois gestes :

1 une image-proverbe sans comparatif (geste 1)

—

2 un mot inventé qui porte votre point de vue (geste 2)

—

3 une adresse directe à qui vous lira (geste 3)

—

Il n'y a pas de « bonne » langue hybride à atteindre — chaque écrivain·e cité·e ici a inventé la sienne. L'objectif n'est pas d'imiter un modèle unique mais d'interroger votre propre rapport à la langue que vous écrivez.

POUR ALLER PLUS LOIN

Repères bibliographiques

Ahmadou Kourouma — *Les Soleils des Indépendances*, Seuil, 1968.

Sony Labou Tansi — *La Vie et demie*, Seuil, 1979.

Birago Diop — *Leurres et Lueurs*, Présence Africaine, 1960.

Amadou Hampâté Bâ — *Amkoullel, l'enfant peul*, Actes Sud, 1991.